

CAHIERS 57
METANOIA

57

CAHIERS METANOIA

1989

revue trimestrielle

SOMMAIRE

EDITORIAL

L'IMAGINAIRE, LA SOUFFRANCE, LE REEL

p. 3

COMMENTAIRE DE L'EVANGILE SELON THOMAS

LOGION 69

p. 8

RECHERCHE

LA FIN DE LA RECHERCHE par Raymond OILLET

p. 13

RONDE ENFANTINE par Stephen JOURDAIN

p. 17

MEDITATIONS AU FIL DE LA PLUME

p. 20

MONAKHOS AUJOURD'HUI

GRAF DURCKHEIM par Paule SALVAN

p. 25

COURRIER

p. 28

BIBLIOGRAPHIE

Denis VASSE - Le Poids du réel, la souffrance

p. 33

POESIES

p. 35

CAHIERS
METANOIA

Rédaction • Administration

26740 Marsanne

Tél. 75.90.30.44

Association déclarée, loi de 1901
C.C.P. 6564-15 Lyon ASS Métanoia

Le directeur de la publication :
Emile GILLABERT

Imprimé en France 3-89

Imprimerie du Crestois
26400 CREST

Dépôt légal n° 3-89

Comment se procurer les Cahiers Métanoïa ?

Les Cahiers sont servis d'office aux membres de l'Association Métanoïa ; ils ne sont pas vendus au numéro. Le contenu même des Cahiers ne peut en faire une revue d'éta-lage. Pour recevoir régulièrement la revue, prière de remplir le bulletin d'adhésion à l'Association ci-joint et de le retourner aux Cahiers Métanoïa : Marsanne - 26740 Sauzet.

La contribution demandée aux membres peut paraître élevée. Mais la nature même de notre recherche n'intéresse qu'un petit nombre : en effet, combien sont autour de nous ceux que préoccupe réellement le trésor qui ne périt pas ? (log. 76)

Quelle que soit la date de votre adhésion, vous recevrez les 4 cahiers de l'année.

Si vous désirez acquérir les Cahiers déjà parus, veuillez ajouter au règlement de votre cotisation le ou les montants ci-dessous :

— Cahiers 1975	150.00 F.
— Cahiers 1976	150.00 F.
— Cahiers 1977	150.00 F.
— Cahiers 1978	150.00 F.
— Cahiers 1979	150.00 F.
— Cahiers 1980	150.00 F.
— Cahiers 1981	150.00 F.
— Cahiers 1982	150.00 F.
— Cahiers 1983	150.00 F.
— Cahiers 1984	150.00 F.
— Cahiers 1985	150.00 F.
— Cahiers 1986	150.00 F.
— Cahiers 1987	150.00 F.
— Cahiers 1988	150.00 F.

Comment faire connaître les Cahiers ?

Il dépend de chacun de nous que les Cahiers aillent à ceux qui, peut-être sans le savoir, les attendent dans la solitude. Sur demande émanant d'un associé, nous adressons, contre 25 F. en timbres, un exemplaire de la revue à toute personne qu'il nous indiquera susceptible d'accueillir notre démarche comme il l'a lui-même accueillie.

D'avance merci !

© Couverture by Frank Lalou

EDITORIAL

L'Imaginaire, la Souffrance, le Réel

A trop vouloir traquer l'imaginaire, j'apporte de l'eau à son moulin car il a finalement l'importance que je lui donne. A trop vouloir minimiser son rôle sous prétexte que le Soi englobe tout, que s'il se protège de l'imaginaire, il ne peut pas le connaître et que la vertu par manque est bonne pour les malingres ou les refoulés, je cours un autre danger, celui de faire inconsciemment son jeu et de m'enfermer dans une sorte de fantasme de la toute - puissance. Je (identifié au Soi) peux être l'imaginaire, mais l'imaginaire ne peut être moi. L'exemple de la rose est valable ici : je suis la rose, mais la rose n'est pas moi. La distinction me paraît capitale. Faute de ne pas la percevoir, le sujet ne peut trouver sa véritable identité. Le règne sur le Tout que promet Jésus (log 2) est aux antipodes du règne paranoïaque. Je ne règne sur le monde des images que si j'ai réalisé quelle est la fonction de l'imaginaire et qui je suis par rapport à l'imaginaire. Pour cela, il faut que je retrouve l'état d'avant la formation des images. Est-ce possible ? "L'homme vieux dans ses jours n'hésitera pas à interroger un tout petit enfant de sept jours au sujet du lieu de la Vie, et il vivra" (log 4).

Dans l'Evangile selon Thomas, l'imaginaire c'est le monde. Et si Jésus s'emploie avec force à caractériser le monde c'est qu'il mesure l'importance de sa juste compréhension sur le plan de la réalisation intemporelle. Pour caractériser celui qui a pris conscience des pièges du monde, il emploie l'expression à la fois significative et éloquente : "le monde n'est pas digne de lui". Cette expression revient à trois reprises. La première fois (log 56) Jésus identifie le monde à un cadavre. La seconde fois (log 80), Jésus privilégie le corps par rapport au monde ; et, comme le corps est le lieu de la souffrance, Jésus met l'accent sur l'ouverture qu'elle permet. La troi-

sième fois (log 111) Jésus parle du Vivant qui est au-delà des phénomènes, au-delà de la peur et de la mort. -Le Vivant, le Père, le Royaume, l'Absolu, le Réel, autant de termes pour tenter de nommer l'Indicible. Pour ne pas céder à l'habitude, il est peut-être bon de ne pas s'attacher toujours à un seul et même terme.

La continuité existentielle d'une personne est souvent comparée à un film. Les images changent mais leur succession donne l'impression d'une continuité qui va de la naissance à la mort. Comme dans un film, il y a des moments où le rythme est accéléré, d'autres où il est lent, d'autres où il paraît stoppé. La vitesse du déroulement de nos films est inconsciente comme est inconscient également le lien qui relie les images entre elles. Nos perceptions sont interprétées dans une continuité historique que, par convention, nous appelons vie, existence, destin... Le caractère subjectif de cet écoulement nous échappe. Simplement en vieillissant nous constatons que le temps s'écoule de plus en plus vite. Le poète exprime cette fugacité mais en même temps il précise que je ne suis pas réductible au temps : "Les jours s'en vont je demeure".

Si j'arrête le déroulement d'un film, j'ai l'impression de suspendre la durée et il me reste sous les yeux une photographie immobile. Si au contraire j'accélère de plus en plus la vitesse, j'obtiens quelque chose de continu mais d'indifférencié. Cette relativité du temps peut s'observer dans des domaines divers. A l'échelle des astres, j'apprends qu'une étoile nouvelle est née il y a déjà des milliers d'années mais qu'il a fallu tout ce temps à la vitesse de la lumière pour qu'elle soit visible. Cette relativité est observable au niveau du quotidien. Je vois à une cinquantaine de mètres un homme qui plante un pieux et je suis surpris du décalage dans la perception... L'oeil voit le geste avant que l'oreille n'entende le bruit.

La relativité de l'imaginaire est liée à la relativité du temps. C'est le temps qui sert de support à l'image : sans temps pas d'images. Néanmoins je peux être inféodé au temps au point de ne pas me rendre compte de "ce qui demeure". Je peux être totalement identifié à mon film au point de ne jamais prendre conscience de la lumière sans quoi tout film serait inconcevable. Pourtant la durée du film est

brève alors que la lumière est immuable. Puis-je être assez inconséquent pour m'attacher exclusivement à ce qui est éphémère et ne pas me soucier de ce qui ne passe pas ?

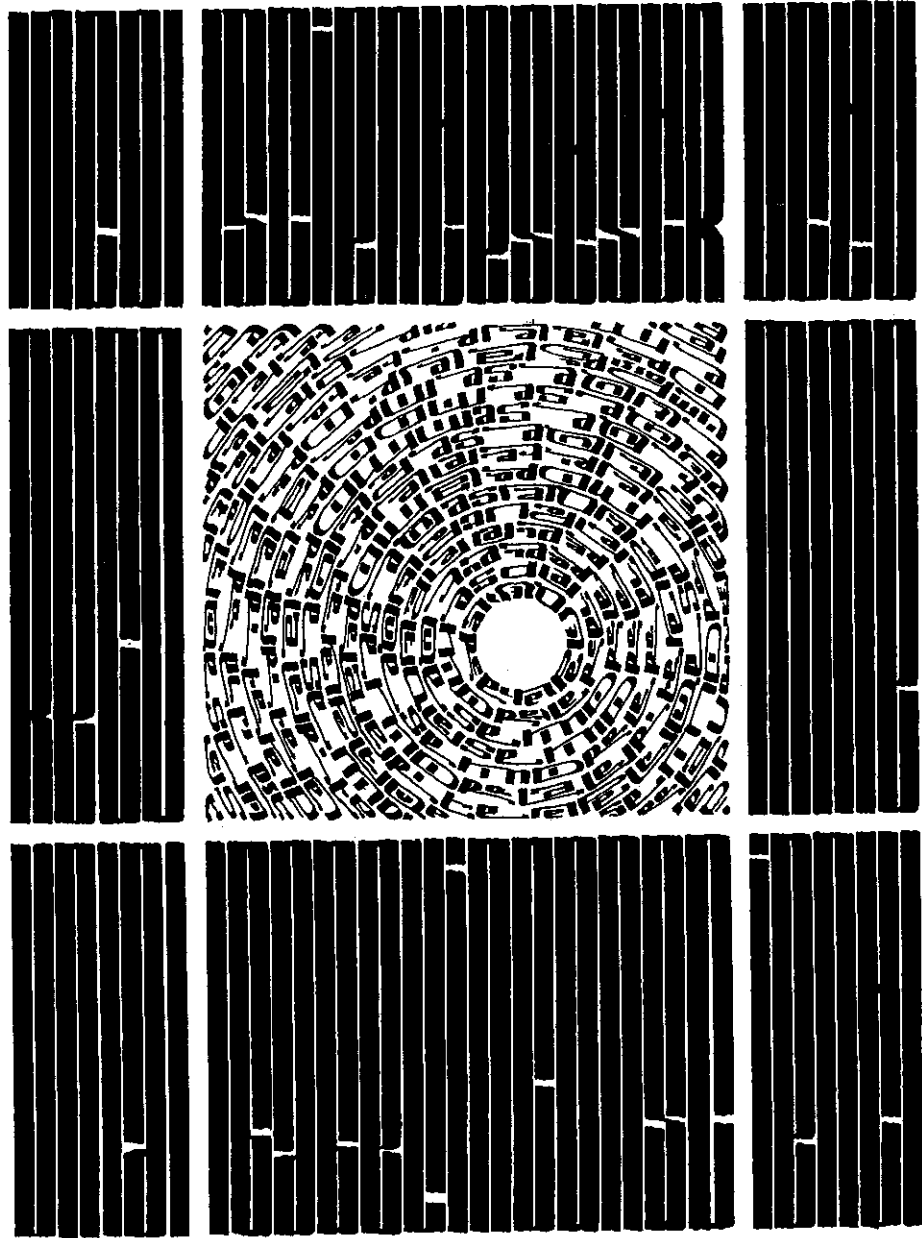
Qu'est-ce qui peut me faire prendre conscience de ce qu'il me faut bien appeler mon aliénation ?

Lorsque mon film se déroule sans accrocs, j'ai tendance à profiter des avantages que m'offre la vie. Je joue, je travaille, je mets à profit les circonstances pour accroître ce qui me sécurise et m'affirme et pour éviter ce qui porte atteinte à mon image de marque. Seulement, voilà il y a l'inévitable qui vient rompre cette belle continuité. Tout ne fonctionne pas comme je souhaite, tout ne va pas comme je désire. Il y a cet amour qui n'est pas partagé, cet accident de voiture qui a laissé des séquelles, la perte d'un emploi et la difficulté d'en trouver un autre, il y a le temps qui passe et les signes du vieillissement qui arrivent, il y a les incompréhensions, voire les haines et les persécutions dont je suis l'objet, il y a la maladie et au bout du compte la mort. Les vers d'un autre poète hantent mes nuits d'insomnie : "Rien n'est jamais acquis à l'homme... et quand il croit serrer son bonheur il le broie". Bref, cette fuite en avant vers des jours plus beaux prend des allures de suicide. C'est donc à cela que me conduit l'imaginaire ! En attendant, les incidents de parcours se multiplient : maladies, séparations, incompréhensions provoquent de plus en plus de brèches dans cette continuité de rêve. Il y a bien la science médicale, les médias, les idéologies... qui se proposent de colmater mes brèches. Une immense conspiration s'emploie à empêcher les vraies interrogations qu'amène la souffrance. Tout concourt à ce que l'imaginaire personnel et collectif occulte ce qui demande à être vécu au fond de moi-même : pourtant je ne peux en prendre conscience qu'à la faveur des ruptures que les épreuves occasionnent dans cette histoire existentielle. On comprend dans cette optique que Jésus mette si souvent et si fortement l'accent sur la souffrance comme moyen d'ouverture au Vivant (logia 58,65,68,69,107...).

La parole parle dans la chair lorsque l'image est brisée par la

souffrance. Comme la lumière qui permet le film, la parole témoigne de ce qui est permanent. Néanmoins elle ne peut se révéler que si l'imaginaire ne s'avise pas à vouloir à tout prix et sur-le-champ recoller les morceaux. Autrement dit, le traumatisme consécutif à la maladie, à l'accident, à la perte d'un être cher etc., ne peut m'inviter à me poser les vraies questions si je m'en remets uniquement au savoir officiel et aux manipulations qu'il offre. Tournant le dos à la vérité qui demande à s'exprimer en moi, j'obéis alors à la science et non à ce qui parle dans mon for intérieur. Le discours qui m'est proposé me fait perdre la parole, je me tue en gagnant le monde. Tournant le dos au Réel, je m'enfonce dans l'imaginaire. Tandis que si, au lieu de recourir à des pailliatifs, je mets à profit les déchirures pour écouter ce qui en moi demande à se dire et à se vivre, alors je me situe par rapport à l'imaginaire, j'obtiens qu'il lâche-prise. Le corps dégagé des images peut dès lors exercer sa vraie fonction : "Celui qui a trouvé le corps, le monde n'est pas digne de lui" (log 80). La manifestation continue mais celui qui a trouvé le corps est passé de la mort à la vie : "Les cieus s'enrouleront ainsi que la terre devant vous, et le Vivant issu du Vivant ne verra ni mort ni peur car celui qui se trouve lui-même, le monde n'est pas digne de lui" (log 111).

Le corps dégagé de l'imaginaire permet la prise de conscience du Réel. Le corps n'est pas le Réel ; il permet au Réel de devenir conscient de lui-même, c'est-à-dire de passer du repos, ou de l'Inconnaissance, au mouvement ou à la conscience. Les images se sont effacées pour laisser place à la conscience originelle. Le corps, devenu miroir, est l'occasion et l'actualisation du Réel. L'état est indicible et pourtant il demande à être perçu par ce corps désentravé, à être actualisé par son entremise, exprimé par la parole qui monte du coeur vers les lèvres. Les mots **silence, lumière, amour, félicité** sont perçus comme particulièrement adéquats. Tous les sens sont en alerte pendant que la parole tend à dire comment le Réel se vit. Dans cet état, le corps n'est plus le corps ; il se dissout au moment précis où il accueille et révèle ce que l'oeil ne voit pas, ce que l'oreille n'entend pas, ce que la main ne peut toucher et ce que l'imaginaire ne peut percevoir.



Calligraphie réalisée par
Franck Lalou
pour le Cahier Métanoïa 57

COMMENTAIRE DE L'ÉVANGILE SELON THOMAS

Jésus dit :
Heureux sont-ils,
ceux que l'on a persécutés
dans leur cœur.
Ce sont ceux-là
qui ont connu le Père en vérité.
Heureux les affamés
parce que l'on rassasierà
le ventre de qui veut.

(log. 69)

"Connaître le Père en vérité" c'est s'éprouver soi-même, au tréfonds de sa chair, comme présence vivante-consciente, nourrie du même influx vital qui court de la pierre à l'étoile, me niant naturellement en tant que moi séparé, tout en m'affirmant essentiellement en tant que Moi relié et reliant, ineffable immensité intégrée et intégrante, unique foyer reflet de l'Unique : et ici encore, les mots restent insuffisants et trompeurs.

Simple goutte d'eau résumant l'océan et résumée en lui, ou, par le biais d'une autre image -elles aussi insuffisantes et trompeuses-, éternel creuset étincelant d'or pur, tous déchets dissous en une puissance et permanente alchimie s'effectuant au travers et en dépit de ce moi qui résiste : car le bon robot a été bien programmé à l'acte absurde et prétentieux qui consiste à s'arroger, contre la criante évidence du réel, une existence propre et autonome.

Et le pli est si ancien, si ancré dans notre mémoire, si constitutif de nos humaines cellules qu'il faudra des démentis répétés et douloureux pour en mesurer, à vif, le caractère illusoire et véritablement hallucinatoire.

S'éprouver ainsi ne peut être le fruit que d'une faim -d'un désir- qui était là, en moi, dès le début, qui a grandi avec moi, fondamentale et dévorante : certes, cette faim est souffrance. Mais "on rassasiera le ventre de qui veut", nous dit Jésus.

Des poètes de la trempe de Kabir ou Abd-el-Kader, pour ne citer qu'eux, ont chanté, avec des accents incomparables, les brûlantes tortures de la séparation et la joie unique de la plénitude retrouvée, inséparables en l'humaine condition. Aujourd'hui, le chant est le même, façon toute moderne, quoique très classique au fond : dur, dur, mes amis, mes frères, mais, en vérité, quelle merveille la vie !

Mireille

* * *

La lecture de ce logion exige d'abord que je me mette au clair à propos de cette notion de souffrance. La souffrance est dans la structure du moi, constitutivement, comme la mort est le destin de toute forme née. La souffrance est liée à l'inéluctable sentiment de peur que m'inflige la menace permanente d'un non-moi qui m'assiège de toutes parts. Il n'est pas utile de nommer telle souffrance ou telle douleur en particulier : une banale vie professionnelle vous apprend chaque jour que la jalousie et l'envie gangrènent toutes les relations humaines et que les rapports de ruse, de pouvoir, de domination gâtent tout, toujours, partout. Il suffit...

Et maintenant, il y a cette faim de connaître, de se connaître... Et guère de réponse satisfaisante au marché des idées nobles : les scribes et les pharisiens ont caché les clefs de la Gnose. Satisfaisante : vous voyez le piège ? Néanmoins l'Évangile parle clair : telle faim du cœur "sera" rassasiée. S'agit-il vraiment d'un futur ? "Que celui qui cherche ne cesse de chercher jusqu'à ce qu'il trouve..." Quand la question fermente au présent de chaque instant, la réponse ne tarde pas à germer, à bourgeonner.

D'où les deux mots tout au bout du logion : "qui veut".

C'est-à-dire n'importe qui...

Des capacités mentales très moyennes y suffisent, dans la mesure où il serait d'abord nécessaire d'en faire bon usage. J'ai simplement voulu dire : la critique du système du moi est des plus aisées... Qui souhaite donc s'arrêter en route à telle "vérité" mutilante ? Tenir le cap exige un courage peut-être plus rare, une inspiration qui vous pousse à l'impossible comme le précise UG. Ce qui repose la question de la souffrance, de la nature de cette brûlure. Chaque pas suffit pourtant à déterminer le suivant : chaque pas au présent, sur le chemin, offre ce pain de l'Esprit qui guérit de l'indigestion de convictions. Voie négative, négatrice du mental. Et s'il y a difficulté, s'agit-il encore de souffrance ? Saurait-on comparer cette souffrance lovée au cœur de l'ignorance à cette souffrance exprimée par l'impatience de la faim, l'obstination à trouver en dépit de tous les obstacles ? Quel sera le juge, ou l'arbitre ultime ?

Le log. 70 précise l'enjeu. Il y a une souffrance qui tue, précisément celle que de piteuses consolations auront endormie quelque temps. Il y a la souffrance qui transfigure, celle qui aura provoqué l'éveil gnostique et anéanti tout espoir proposé par le mental cajoleur si prodigue en images rassurantes à celui qui préfère se garder divisé.

Raymond

* * *

"O Saints, le monde est fou !

Si je dis la vérité, tous veulent me mettre à mort !

Ils n'aiment que les mensonges !

Kabir

Lorsque dans l'éblouissement de sa Vision, l'éveillé, lumière au milieu des ténèbres, se retourne vers les autres pour leur faire partager sa Joie, il ne trouve autour de lui que des aveugles. La première réaction du Bouddha, après son Eveil, fut de garder secrète sa Réalisation : "Ce que j'ai acquis à grand-peine, à quoi bon le révéler ? Ceux qu'aveuglent l'attraction et la répulsion ne peuvent comprendre une telle Doctrine qui s'avance à contre-courant, subtile, profonde, difficile à saisir". Et de même Jésus : "Je me suis tenu au milieu du monde et je me suis manifesté à eux dans la chair. Je les ai trouvés tous ivres ; je n'ai trouvé parmi eux personne qui eût soif, et mon âme a souffert pour les fils des hommes parce qu'ils sont aveugles dans leur cœur..." (log 28).

Comment parler de la Vérité à ceux qui sont dans l'erreur ? Suffit-il de se croire "disciple" d'un Maître pour éprouver cette Vérité ? Quand nous voyons le dialogue de sourds qui s'instaure entre Jésus et son entourage, nous comprenons que nul n'est apte à saisir Cela, tant qu'il reste prisonnier des concepts et de toutes les idoles mentales qui lui voilent la lumière : "Si je vous disais une des paroles qu'il m'a dites, vous prendriez des pierres, vous les jetteriez contre moi..." (log 13).

Il est de la nature même de l'ésotérique de rester voilé, occulté car dès qu'il se manifeste il est soumis aux réactions violentes de ceux qui, aveuglés par la lumière, préfèrent, tels les prisonniers de la Caverne de Platon, la fausse sécurité des ténèbres à l'insécurité de la quête initiatique : "La lumière véritable qui illumine tout homme est venue en ce monde... Elle est venue chez elle et les siens ne l'ont pas reçue" (Jn 1.9-11).

Si, au cours des âges, la persécution s'est parfois affirmée de façon sanglante, elle revêt le plus souvent une forme plus douce mais plus insidieuse. Combien d'enfants, appelés à "être", sont restés bloqués dans leur évolution spirituelle par le poids des conventions sociales et se sont retrouvés captifs de la prison de "l'avoir".

Lorsque l'enfant, contemplant le ciel bleu et le vaste océan, rêve de voyages et d'autres rivages, ce qu'il cherche en réalité plus ou moins confusément dans l'azur infini, c'est ce trésor qui se trouve au fond de lui-même et dont il ressent bien mieux que les adultes la lointaine nostalgie. Mais ceux-ci auront vite fait de couper court à un tel rêve : "Quand tu seras grand, tu seras banquier ou notaire. Tu gagneras beaucoup d'argent et tu pourras faire tout ce que tu veux". Si, meurtri en son coeur, l'enfant ne rejette pas ces phantasmes qu'on tente de lui imposer comme étant les siens, s'il "ne récuse son père et sa mère" (log 55), il sera toute sa vie "aliéné" car soumis au "règne de la quantité". Si par contre il accepte de plonger au fond de l'Inconnu, il trouvera en lui-même le but ultime de tout voyage : "Celui qui va jusqu'au bout de son coeur connaît sa nature d'homme. Connaître sa nature d'homme, c'est connaître le Ciel" (Mencius).

L'homme doit retrouver, dit Mencius, "la nudité de son coeur d'enfant". Le coeur est le symbole de la Vision transcendante qui lève les voiles de l'illusion : "On ne voit bien qu'avec le coeur. L'essentiel est invisible aux yeux" (Saint-Exupéry). C'est précisément ce coeur qui est l'objet premier de tout persécution :

"Heureux sont-ils
ceux que l'on a persécutés dans leur coeur".

Tout est douleur en ce monde. Le constat de la douleur universelle est parallèle à celui de l'aveuglement universel. Nul n'y échappe : "Renoncer au monde est une souffrance ; vivre dans le monde en est également une. Difficile est la vie monastique, pénible la vie de famille" (Bouddha).

Mais alors que pour le commun des mortels la douleur résulte de la non-satisfaction de ses désirs, pour le chercheur de vérité elle résulte de sa quête elle-même avec tout ce qu'elle suppose de dépouillement de l'ego et de nostalgie du Soi, et non pas tant des persécutions qu'il peut subir. Au lieu de se laisser submerger par la douleur, il saura s'en servir comme d'un aiguillon : "S'il n'y avait pas de malheur en ce monde, qui chercherait Dieu ?" (Ramana Maharshi). La douleur est véritablement pour lui son maître, au plus haut sens du terme : "La douleur est le Gourou qui vous mène à Dieu" (Mata Amritanandamayi).

Au lieu de répondre à une insulte par une autre insulte, à une persécution par une autre forme de persécution, il sait briser ce cercle vicieux qui n'est rien d'autre que le produit de l'ignorance : "Mes enfants, même si un homme se met à couper un arbre, celui-ci ne cesse pas pour autant de lui donner de l'ombre. Ainsi doit toujours être le chercheur spirituel. Seul celui qui prie pour ceux qui le martyrisent peut devenir un être spirituel. L'épée de la Vérité est sa meilleure arme" (Mata Amritanandamayi). Cette apparente passivité est la force inébranlable de l'Amour qui ne voit nul être comme séparé de soi et dans lequel disparaît toute distinction je - il, moi - lui : "Si quelqu'un te gifle sur la joue droite, tends-lui aussi l'autre" (Mt 5.39 ; Lc 6.29). Le persécuteur croit s'attaquer à une personne, mais devant lui il n'y a pas de personne à laquelle s'attaquer.

"Ce sont ceux-là
qui ont connu le Père en vérité".

N'ayant plus d'ego séparé d'autrui, le gnostique sait qu'"Autre que Lui n'est pas". Embrassant tout d'un seul et même regard, il contemple le monde tout entier comme étant la Voie elle-même : "Quand il perçoit la dualité tout entière comme étant aussi la vérité, comme étant favorable et divine... le sage dont l'ignorance a été abolie par l'initiation de son gourou n'est plus le jouet de l'illusion" (Shankara, trad. R.Allar).

"Heureux les affamés
parce qu'on rassasiera le ventre de qui veut".

Le gnostique sera le seul à être rassasié, car il aura eu faim du "trésor qui ne périt pas, qui demeure là où la mite ne s'approche pas et où le ver ne détruit pas" (log 76). Il aura trouvé le bonheur véritable qui consiste précisément dans la perte du trésor illusoire auquel s'accroche l'homme, son propre ego : "Le bonheur n'est jamais vôtre, il est lorsque le moi n'est pas" (Nisargadatta). Tel est le sens de la "pauvreté en esprit" :

"Heureux êtes-vous, les pauvres,
parce que vôtre est le royaume des cieux" (log 54).

Yves

La souffrance tue ou libère.

La souffrance tue si elle conduit à des espoirs toujours déçus qui aboutissent finalement à la mort. Or il est des espoirs qu'entretiennent les religions, les philosophies, les sciences... en cultivant le mensonge. Leur discours se veut le garant de la vérité alors qu'il propose, ou impose, des contre-vérités. Il occulte le Réel en faisant miroiter des images faussement sécurisantes. Il aliène en prônant des manipulations qui empêchent toute interrogation véritable dont en tout temps la souffrance peut être l'occasion.

La souffrance libère si elle permet de rompre la continuité du film et de percevoir la lumière que voilent les images. Le discours officiel est construit pour que le film continue le plus longtemps possible et même dans un au-delà imaginaire.

L'aliénation causée par l'imaginaire n'est pas telle qu'elle puisse réduire le Réel à un silence définitif. Les images qui se déchirent si elles ne sont pas aussitôt recollées laissent entendre le Réel qui inlassablement demande la parole. Au plus fort de l'épreuve, ça parle en moi, c'est inédit, ça coule de Source, ça demande à être entendu comme quelque chose qui n'est pas réductible au discours. Si le discours se fait insistant, la parole s'efface ; néanmoins elle laisse un goût irremplaçable, une nostalgie inguérissable. Le discours ne l'évacue pas en un tournemain. S'il propose des images de substitution, il ne guérit pas la blessure. La parole étouffée rend la douleur plus vive, tandis que si elle trouve un terrain favorable, à l'abri des assauts de l'imaginaire, alors elle se révèle, se perçoit et se reconnaît avec bonheur, et la souffrance, au lieu d'être mortifère, devient source de vie.

Celui qui a la nostalgie de son être authentique sera très tôt en porte à faux avec les tenants du discours. Il sera malmené, persécuté. Néanmoins, plus il sera soumis à l'épreuve, plus il se dégagera de l'imaginaire et plus il cherchera l'échange avec ceux qui comme lui ont abandonné les repères que constituent les images. Qui dira alors la joie qu'apportent de telles rencontres !

Emile



RECHERCHES

La fin de la recherche

La fin ? R. Abellio s'était amusé de ce mot dans un livre célèbre sur l'ésotérisme. Faut-il entendre fin : finalité, projet, ou fin : cessation, arrêt ? Il est parfaitement légitime de jouer avec les mots, un moment, mais il est nécessaire aussi de ne plus se laisser jouer par eux. Si l'on entend par recherche un exercice mental, exactement comme on poserait un problème, et sa fin, la solution mentale à cet exercice formel, nous manquons tout parce que la Gnose ne se laisse pas enfermer dans des limites intellectuelles, aussi étonnantes soient-elles. Si la fin de la recherche est le dépassement de la recherche, c'est à dire la sortie de tout schéma mental - y compris et surtout ce qui aurait figure noble et solennelle de "vérité ultime" - cette découverte de soi par soi, reconnaissance de soi par soi, peut être appelée compréhension ou mieux, Eveil.

Les enseignements donnent des instructions précises sur ce point. Jésus évoquait la nécessité de chercher, mais non de chercher pour chercher et faire tourner la mécanique indéfiniment : "Que celui qui cherche ne cesse de chercher... jusqu'à ce qu'il trouve..." Nous savons quelles vérités aporétiques se découvrent alors. Par exemple, vérité d'exclusion au log 47 : "Il n'est pas possible qu'un serviteur serve deux maîtres à la fois..." et vérité d'inclusion au log. suivant : "Si deux font la paix dans la même maison..." La même maison ? Vous pouvez croire que c'est la trame ultime du réel, tout et un ; vous pouvez comprendre aussi que c'est le mental où se situe toute représentation. Le mental, par essence partageur, dresse les contraires en opposés conflictuels. L'Un qui se reconnaît dans l'état d'avant les mots, avant la définition "je suis..." reconnaît que "celui qui a créé le dedans est aussi celui qui a créé le dehors". Et c'est la fin. Non du jeu en quoi consiste mon existence, mais de l'aliénation, de l'aveuglement. Je vais rendre à chacun son dû : à Dieu, à César, au Père qui est ici maintenant le Vivant et aussi l'Eveillé. Ainsi je me trouve obéissant, consentant aux règles du jeu ~~et~~, comme tout bon joueur, libre. Libre et consentant, parce que me sachant "un mouvement ~~et~~ un repos". Le mental n'emprisonne que ses propres créations, esclaves d'une logique dualiste en réalité sans fondement, tandis que l'incréé demeure inaffecté quoique présent à la manifestation et participant à ses règles.

Comme Jésus, les Eveillés contemporains ont à coeur de nous révéler notre nature propre immédiate - l'Absolu - qui ne peut se traduire que par l'explicable, voire scandaleux "Je suis Celui qui suis..." Ce qui fait dire à UG que "le mental est un mythe" ou à Nisargadatta, avec une ironie tout aussi mordante : "C'est le mental qui vous persuade que le mental existe..." Cependant, vous pouvez aligner les raisonnements, peaufiner les concepts, approfondir les paradoxes : qui peut fermer la parenthèse du mental et permettre

l'avènement de l'immédiat, du Réel, de l'Unique ? Comment prétendre que le mental est un mythe, et même l'illumination, quand tel discours relève aussi bien de l'exercice mental ? Cet imbroglio de paradoxes, sorte de noeud gordien où la résolution de chaque problème en fait surgir un autre, est la démonstration de l'impuissance du mental à s'arroger l'autorité ultime de la Réalité. La réponse vraiment tranchante appartient au seul gnostique : "je suis le fondateur de la vérité et, éventuellement, son destructeur". Je voudrais faire trois citations de Nisargadatta, qui s'est si longuement expliqué à ce sujet : "Votre véritable nature s'est affublée de ce déguisement corporel, voilà l'unique problème!" (NC 134) ... "Vous devez arriver à la conclusion que vous êtes le Non-Né, que vous resterez pour toujours le Non-Né. Le mental et le monde -toutes choses- sont sans réalité, et je ne suis rien de tout cela..." (S. 201) et dans **Je Suis**, concernant la Connaissance et son accomplissement : "... toute connaissance est une forme d'ignorance... toute connaissance est dans la mémoire... alors que la réalité transcende la dualité connaissant-connu...(p.444). Vous devez découvrir votre nature intérieure, lui faire confiance et l'exprimer dans le sacrifice quotidien du désir et de la peur" (p.535). La fin de la recherche consiste à trouver le cœur de cette autorité, à déboucher sur la lumière qui occulte l'image alors qu'auparavant c'était l'image qui occultait la lumière (log 83). Houang-Po l'appelle "silencieuse coïncidence" : c'est l'échange amoureux par transfusion de réalité expérimenté par le Soufi Abd-El-Kader.

Le mental a "fait le deux" et provoqué l'oubli de ce qu'il faudra bien retrouver comme une vérité : la Réalité est une. Stephen Jourdain s'est amusé à proposer une explication. Il y aurait deux cas de figure dans la "création" qui passe nécessairement par une séparation suivie de l'apparition d'un "autre". SOIT le mental prétend diviser "sub specie aeternitatis" en décrétant que X et Y seront à jamais X et Y : il octroie ainsi l'immuabilité à des formes dont la disparition physique n'altérerait pas même le concept logique. Réduite en cendres, la Joconde-tableau-de-Léonard de Vinci resterait pour toujours la Joconde ! Pure opération mentale, pétrification dans l'image d'une réalité dont la nature est évolutive, soumise à transformations -pour se régénérer !- Et que dire de la souffrance d'un "moi" prisonnier de ce béton des formes séparées/achevées/closes, au cachot de l'objectivité mesurable/quantifiable !!! SOIT le mental "voit la multiplicité sans séparation" (N.) et la "création" devient bourgeonnement, foisonnement d'une conscience unique se reconnaissant en chaque aspect de sa manifestation, y compris les plus menaçants... pour ce corps-ci ! Ce corps n'étant pas moi "exclusivement", mais fonctionnant dans l'économie d'un Moi unique Vivant Conscient, le drame de l'existence acquiert une tout autre dimension... La mort par exemple, y devient métamorphose et non plus anéantissement. Sur ce point, les convergences de propos signalent très explicitement l'unité gnostique. Avec le mythe des deux créations, S. Jourdain illustre le thème d'une conscience se créant un monde, en apparence détaché du silence et de l'obscurité originels (Dieu ?) mais tout entier parcouru d'un seul mouvement, éclairé d'une seule lumière : LA conscience qui

est nécessairement MA conscience. UG, privilégiant la pédagogie du paradoxe "tueur", va par contre réhabiliter la "pensée", légitime dans l'accomplissement des activités de l'état naturel, tout en déniait toute réalité au mental dont les normes sclérosantes ne produisent qu'impostures destinées à disparaître. Est-ce le destin de l'homme civilisé ? Ce qu'il est important de comprendre, c'est que la conscience elle-même participe de l'état de santé fondamental du réel - première création- mais qu'elle rend également possible l'objectivation pétrifiante des images et l'identification du sujet unique à leurs contours éphémères -deuxième création-.

Il faut maintenant préciser, en rappelant ce qui a été déjà évoqué dans ces Cahiers, que la fin de la recherche équivaut à la reconnaissance du caractère automatique, en tout cas entièrement conditionné de chaque activité de la conscience. Vérité qui ne peut être énoncée, au nom de ce qui a été démontré aux paragraphes précédents, qu'avec son contraire, ce qui fait une nuance non négligeable. Si le concept de fatalité paraît inévitable, il peut être évincé comme celui du libre-arbitre parce qu'il n'existe rien de tel qu'une causalité comme en rêve le mental, y compris dans ses représentations les plus fines et les plus complexes, dans les théories quantiques ou à travers les récentes découvertes de Benvéniste sur la "mémoire" de l'eau. L'affirmation gnostique, s'il en est une, est celle de l'unité, quoiqu'unité vivante comparable à un jeu de miroirs, aller-et-retours du même au différent par de complexes métamorphoses. La Gnose est la découverte d'un ordre structurel ouvert du réel, **en tant que sujet vivant**, pas d'une causalité, fût-elle scientifique, et dont nous dirons qu'elle est dans tous les cas une invention mentale, régissant des relations d'objets imaginaires. Nous ne le répèterons jamais assez : la science bute sur la notion d'objet, qui apparaît de plus en plus comme un concept plutôt qu'une réalité - la Gnose est la reconnaissance libératrice d'un sujet unique. Et par conséquent, ce par conséquent étant, vous l'avez compris, un mensonge, l'ordre de l'Un qui est tout implique une cohérence qui pourrait bien sembler plus contraignante que l'idée de causalité. Heureusement, au niveau de l'appréhension mentale, il est finalement impossible, sinon sous la forme d'une aporie, de saisir à la fois tous les "instants" de cette cohérence et d'en proclamer des lois fixées pour toujours. La science contemporaine a bien établi qu'une loi ne se vérifie que dans son "milieu", tel que l'expérimentateur la détermine suivant l'état de ses concepts et de sa technique. Le réel est une explosion (N.), un "état volcanique" (UG) et personne n'en est maître. Le ko'an le plus fracassant est qu'il n'y a pas d'observateur du réel, comme la langue ne peut se sentir elle-même. La "raison" absolue est "méta"-physique, "avant" les mots, sans qualités ni attributs, non expérimentable etc... La fin de la recherche, c'est cela aussi : l'éviction dos à dos des concepts de fatalité et de libre-arbitre. "Je ne pense pas, je suis" (N.).

Redire encore : la fin de la recherche ne peut absolument pas être le résultat d'un effort, d'une décision volontaire. Le paradoxe toujours présent : "Faire tant d'efforts qu'il soit visible qu'il n'y a

aucun effort à faire, que l'effort ne sert à rien" (N.). Propos qui peut s'accompagner, sans rien adoucir, de : "Comprendre qu'il n'y avait rien à comprendre !" Ce qui doit me faire comprendre que lâcher prise n'est pas laisser faire et que l'Eveil survient au terme d'une maturation de conscience, quand l'imagerie mentale ne peut plus me ravir à moi-même, "lumière exclusivement". C'est la floraison d'un état si neuf qu'il ne semble plus destiné à disparaître, avec l'irrécusable sensation qu'il n'a jamais disparu ! C'est une évidence très verte : en fait elle survient quand l'ego et la prééminence de ses systèmes de pensée ont, eux, disparu... Il n'y a pas de conviction mentale de fonctionner dans l'état naturel, "ça marche tout seul", mais il y a l'aveu "obligé" que le moi qui n'était que l'écume des mots et des souvenirs a été emporté comme cendres et seuls subsistent les flux naturels, l'Inconnu comme disait K.. Ceci n'est ni disparition complète de mémoire, ni de pensée, ni même disparition de toutes ces idiosyncrasies qui signalaient la personne. Néanmoins la personne n'est plus là. Le sujet qui est là, à la lucarne largement ouverte de ce corps-mental si miraculeusement riche de potentialités, est la conscience consciente d'elle-même grâce au jeu des perceptions externes ou internes. A ce titre, plaisir et douleur sont égaux : tous proclament "je suis" sans qu'aucun attribut induit par ce sens d'être n'aliène ma réalité d'Absolu ineffable et manifeste.

Le dernier étonnement, si je puis dire, vient avec l'éradication de toute conscience morale. Je n'ai ni devoir ni responsabilité. Le mental n'étant plus mon maître, je ne me soucie pas d'interpréter cette absence d'obligation, cette absence d'inquiétude. J'ai souvent entendu dans mon enfance cette apologie de la volonté : "Celui qui veut, il peut..." "Je sais aujourd'hui que la vérité est inverse : "Celui qui peut, il veut..." parce que le plus sûr guide de vie réside dans la compréhension profonde de ce qui est. Il y a dans le consentement à être une force d'intelligence qui dépasse toutes les contradictions nées de la lancinante question "que faire ?" On a reproché à cette attitude juste son manque d'intérêt pour les drames de l'Histoire, son "quiétisme"... Faudra-t-il braire pour faire taire les ânes ? Je laisse volontiers aux professionnels du genre la garde obsessionnelle de leurs dogmes, de leurs bannières, de leurs silos de bombes atomiques, et le soin jaloux de tenter parfois quelques réformes de "l'establishment". Le gnostique ne menace personne : aucune rixe mentale. Le Royaume qui est le sien est tout intérieur ; à l'extérieur, il se montrera très tolérant, se réservant à lui-même ses "vacheries", pourquoi pas ? La recommandation des Maîtres traditionnels vaut pour toujours : silence et respectueuses salutations quand l'entêtement des hommes terribles rend impossible toute mutuelle "reconnaissance".

La fin de la recherche ne met fin à rien, puisque "le mental est un mythe" et "que l'illumination est aussi un produit du mental". C'est la juste mesure du Témoin enraciné dans le repos de l'Absolu, que les mouvements de la conscience ne peuvent emporter hors de soi-même.

R. O.

Ronde enfantine

Le phénomène de la conscience est le phénomène de la conscience ayant conscience de soi.

Si les choses se passaient sur Terre comme dans la chambre¹ magique de nos esprits, le jour jaillirait à la seconde où le jour orienterait ses feux vers soi.

Avant cela, le jour ne serait qu'un mot.

* * *

Le phénomène de la conscience ayant conscience de soi est le phénomène de la conscience prenant conscience de soi.

Si les choses se passaient sur Terre comme dans la chambre magique de nos esprits, le jour jaillirait à la seconde où, de la texture du jour, jaillirait l'initiative d'orienter les feux du jour vers le jour.

Avant cela, le jour ne serait qu'un mot.

* * *

Le phénomène de la conscience prenant conscience de soi est le phénomène de la première personne humaine prenant conscience de soi.

Si les choses se passaient sur Terre comme dans la chambre magique de nos esprits, le jour jaillirait à la seconde où, de la texture du carré de choux, jaillirait l'initiative d'orienter les feux du jour vers la réalité infinie du carré de choux.

Avant cela, le jour ne serait qu'un mot.

* * *

1. Je dis bien : la chambre. Et non l'antichambre, demeure habituelle et contestable du sujet. La porte commune aux deux pièces baillant très légèrement, un peu de la magie propre à la chambre filtre dans l'antichambre, qu'emplit également l'écho de quelques-unes des vivantes identités énumérées ci-dessus. Ceci explique que le lecteur du présent texte ait pu éprouver, selon le moment, des impressions exactement opposées ; celle de se trouver en pays familier et d'écouter quelqu'un en évoquer raisonnablement certaines caractéristiques - celle d'être en Papouasie et d'entendre un fou en parler comme s'il s'agissait de Montparnasse.

Le phénomène de la première personne humaine prenant conscience de soi est le phénomène de la première personne humaine prenant conscience d'être.

Si les choses se passaient sur Terre comme dans la chambre magique de nos esprits, le jour jaillirait à la seconde où, de la texture du carré de choux, jaillirait l'initiative d'orienter les feux du jour vers la réalité infinie du carré de choux.

Avant cela, le jour ne serait qu'un mot.

* * *

Le phénomène de la première personne humaine prenant conscience d'être est le phénomène de la première personne humaine atteignant à l'être.

Si les choses se passaient sur Terre comme dans la chambre magique de nos esprits, le jour jaillirait à la seconde où le carré de choux s'établirait dans la réalité infinie du carré de choux.

Avant cela, le jour ne serait qu'un mot.

* * *

Le phénomène de la première personne humaine atteignant à l'être est le phénomène de la première personne humaine.

Si les choses se passaient sur Terre comme dans la chambre magique de nos esprits, le jour jaillirait à la seconde où le jour et le carré de choux s'éveilleraient à leur identité fondamentale, et la pratiqueraient.

Avant cela, le jour ne serait qu'un mot.

* * *

Le phénomène de la première personne humaine est le phénomène de la première personne humaine appréhendant consciemment l'affirmation qui est en train de lui pousser sans qu'elle s'en aperçoive.

Si les choses se passaient sur Terre comme dans la chambre magique de nos esprits, le jour jaillirait à la seconde où le carré de choux mobiliserait tous les feux du jour pour détecter et surprendre l'espèce de boulet de canon qu'il tire avant même de se savoir vert.

Avant cela, le jour ne serait qu'un mot.

* * *

Le phénomène de la première personne humaine appréhendant consciemment l'affirmation qui est en train de lui pousser sans qu'elle s'en aperçoive est le phénomène de la première personne humaine avertie des trois faits très-étranges que voici : 1 l'affirmation en question n'est pas un individu de l'espèce affirmative, elle est l'espèce elle-même 2 la dite espèce affirmative compte parmi sa population la totalité des individus de la totalité des espèces non affirmatives 3 l'universalité de l'espèce affirmative équivaut à son inexistence.

Si les choses se passaient sur Terre comme dans la chambre magique de nos esprits, le jour jaillirait à la seconde où le carré de choux réaliserait 1 que la manière de boulet de canon qu'il tire avant même d'être vert recèle en sa concrétude l'infinité des projectiles tirés par un sujet végétal ou non végétal au long du Temps infini 2 que toute cible est un projectile déguisé 3 que l'universalité de l'espèce des projectiles la projette dans le néant.

Avant cela, le jour ne serait qu'un mot.

Stephen Jourdain

* * *

MEDITATIONS AU FIL DE LA PLUME

Le royaume est le dedans et le dehors. Unité sans second. Autre que lui n'est pas.

Que de mots pour tenter d'appréhender l'insaisissable.

Tous nos concepts, aussi larges soient-ils, toutes nos idéologies, toutes nos convictions ne jaillissent que du mental. Pour accéder au Père, à notre réalité, il faudrait des outils ou des moyens ne dépendant plus du mental. Or, quelle que soit la façon de s'y prendre, on finit toujours par retomber dessus, pardon dedans... Jésus met, ici, l'accent sur la souffrance, peut-être plus fortement que dans le logion précédent. Il ne s'agit pas tant de retrouver cette unité dans l'absence "de personne qui souffre" mais plutôt d'insister sur une souffrance située dans le "coeur" qui aboutirait, si j'ose dire au même résultat. La souffrance est pour le gnostique un terrain de travail fabuleux.

Par sa compréhension, puis son acceptation, et enfin sa digestion, on parvient à sa dissolution, cette fameuse "cessation de la souffrance".

Comment cela se peut-il ? Tout véritable chercheur a connu là traversée du désert, et quelles qu'en soient les formes, il ne reste jamais que cette immensité vide de tout soutien cernée par l'incompréhension extérieure, et où tous les barrages de ce mental affolé par la recherche semblent s'ébranler dans un non-sens avoisinant la folie... Que ce soit dans le regard de celui qui va mourir de faim ou dans la solitude insupportable des longues nuits noires, le chercheur, à travers sa souffrance, explose son moi et franchissant le seuil tolérable de l'endurance humaine le fait voler en mille éclats désordonnés. Sa souffrance devient la souffrance, ce n'est plus lui qui souffre, il est souffrance, l'univers entier est souffrance... "ça" souffre.

A ce degré précis, la différenciation entre le dehors et le dedans s'annule dans sa Réalité fracassante.

Le centre, ce "coeur", réceptacle de la souffrance, semble s'ouvrir en une béance telle que tout y est contenu. L'intérieur avalant l'extérieur, l'extérieur avalant l'intérieur.

Où est passé la personne ? La question n'est plus posée et n'a plus d'ailleurs la moindre importance ou le moindre intérêt... Dans cet état-là, la souffrance seul existe, est. Or, il est bien certain que la souffrance pure n'existant pas, celle-

ci est, tôt ou tard, obligée de se dissoudre... Quand la souffrance se vit par elle même, en elle même et pour elle même, quand la personne ne reprend pas les rênes, quand on plonge à mort dans ce gouffre insondable où la souffrance souffre sa propre souffrance, on rejoint alors la sérénité la plus totale, le calme et la paix primordiale. Le "coeur" s'est tant dilaté que la fin a rejoint la source, comme un serpent qui se mordrait la queue jusqu'à s'absorber lui-même.

Ni au-delà, ni à côté, pas même en même temps, de la souffrance au silence, le chercheur est invité par ces Deux à faire l'Un, ici même, là où nous sommes, terrain merveilleusement propice où la souffrance demeure un principal engrais, qui par le miracle du "jeu éternel" est contenant/contenu de sa propre substance, de sa propre naissance et de sa propre fin.

Régine Canton

2/2/89

Tout ce que j'acquiers au cours de cette vie, je sais que je vais le perdre tôt ou tard, tout, y compris ce bien le plus étrange entre tous : l'image de moi.

En effet, je constate combien c'est difficile de perdre une de mes aises, ou combien je crains d'avoir à la perdre, situation, moyen financier, affection, espoir et sécurité : cette perte, effective ou menaçante, n'est pas vécue objectivement, elle entame vraiment l'image de soi car c'est elle qui fonde l'attachement douloureux à l'objet de la perte, Moi.

C'est d'autant plus douloureux que cette image (c'est une image !) est éloignée de la réalité.

Mais sérieusement, du point de vue **VIVANT**, (ne jouons pas ici au médecin), quelle réalité peut-il bien y avoir dans une image ?

Infériorité ou supériorité dans l'appréciation de ma personne sont des névroses, modestie et dignité sont un équilibre, mais vivre l'effacement de ce qui apparaît dans l'abandon des repères, l'apparition et la disparition maintenant, c'est réaliser l'ordre cosmique (névroses et équilibres inclus) et c'est Me réaliser.

Christian

Célébration

Ininterrompue est ma lumière,
fugace est la connaissance que j'ai ai.

Grâce à ce corps, je me suis épris de moi-même
et dans ma proximité comme dans mon éloignement
je ne célèbre que moi-même.
Dès le passage de l'Inconnaissance à la conscience
je n'ai d'yeux que pour moi-même,
je n'ai d'oreilles que pour m'entendre,
je ne respire que mon parfum,
je ne goûte que l'elixir de ma bouche,
je ne palpe que le sans-forme
je ne m'enivre que de moi-même.

Grâce à ce corps, je me salue au grand jour
comme dans les ténèbres épaisses.
Du reste la nuit est mon jour et le jour est ma nuit.
Ce qui s'éteint dévoile la lumière.
Ce qui s'allume voile la lumière.
Toujours tourné vers moi, je n'ai pas à être éclairé.
Je me rends à moi-même sans m'être aliéné.
Je me comble de ce qu'en moi je cherche.
Je me repose comblé de ce que je trouve.
Je suis l'Unique
et pourtant j'ai recours à ce corps pour me percevoir.
Comment donc peut-il être un avec moi ?
- Comme je repère mon visage dans l'eau sans qu'il y soit ?

Si je crée le mirage, je ne cède pas au mirage.

Je suis le Tout y compris ce corps. Mais comme personne ne me connaît, comment ce corps se sait-il mon serviteur ?
- Tout le monde est ivre dans la manifestation et personne ne perçoit celui qui passe au-delà.

Je me perçois grâce à ce corps devenu le lieu de ma reconnaissance.
Mais, quand je me reconnais, il n'y a plus de lieu.
Amant, j'ai conçu par Amour le visage de l' Aimée ; sa forme se dissout quand je me contemple.

Je me hâte vers la conscience avec le même bonheur que j'éprouve à rejoindre l'Inconnaissance.
Tandis que je suis caché, la graine sous le sol parle de mon Amour en attendant le printemps.

Le buisson ardent qui s'offre à Moïse, la voix qui s'en élève : "je suis celui qui suis" constituent un mythe parmi d'autres, le plus beau sans doute de la bible, le plus accompli dans son ordre qui est de présenter symboliquement une réalité indicible : la voix sortant de la

lumière inextinguible pour laisser pressentir le Vivant éternel.

Qui se permettra de dire que la Gnose nous fait accéder à un autre niveau que celui du mythe, au niveau suprême ?

- JE SUIS.

Je suis le buisson ardent, la lumière qui ne s'éteint pas.
Je suis en même temps la voix qui s'élève dans ce corps, la voix de celui qui se reconnaît : "je suis celui qui SUIS".
Je suis aussi, grâce à ce corps, la conscience totale.
Lumière, parole, conscience, telle est la triade issue de mon état originel, l'Inconnaissance.

Jaillissement incandescent, voix et conscience sont synchrones comme l'éclair, le tonnerre et le déplacement d'air.

Le corps est le lieu de l'explosion, non pas un corps parmi d'autres, mais ce corps-ci que le mental a accepté de lâcher, ce corps qui n'est rien en Soi. Comme l'image dans le miroir. Il n'est rien mais il est l'aboutissement de toute la manifestation, car de toutes les images ou de toutes les créatures, la seule qui explose et s'anéantit à l'évocation du Je Suis, le jaillissement incandescent qui s'accompagne du "c'est moi" ne laissant rien subsister hormis le feu et la conscience.

Néanmoins, le "c'est moi" perçu dans l'explosion, dit dans le cri, reconnu dans la jubilation, demande à être célébré.
Je dis comment je me vis et, pour ce faire, je m'implique dans ma création, j'égrène la manifestation dans le temps et dans l'espace, je prends en apparence tous les risques d'aliénation, en réalité je ne quitte jamais le lieu sans lieu d'où surgit, avec la parole, la conscience totale.

Comme la graine contient déjà l'arbre, ce point de conscience émergeant de l'Inconnaissance renferme tous les développements et chaque étape porte l'empreinte du germe originel. A l'image de la graine, les temps et les univers sont programmés et je ne peux rien y changer. Ils sont mes limites. Ils me permettent de m'appréhender. Comment l'Absolu pourrait-il se percevoir dans le sans-limites ? Or Je désire me percevoir. C'est dans ma nature. Néanmoins je ne peux tolérer une image mutilante de moi même fût-elle sublime. J'ai beau me complaire dans une célébration aussi vaste que le monde, je ne peux me vivre dans ma plénitude. Les images du monde sont autant de constats de limitations. Or, ce que je veux, c'est un témoin de mon infinitude en même temps que de mon unicité, un témoin qui ne demeure dans la dualité que le temps de ma reconnaissance car, étant l'Etre unique, je ne peux laisser subsister les êtres : je ne suis réductible ni au temps ni à l'espace. Donc tout ce qui est relatif à l'espace-temps ne saurait être moi. Le temps et l'espace sont si peu moi qu'ils peuvent être indéfiniment extensibles, où, au contraire, réductibles à zéro.

Ma lumière est invisible sans les images. Ma conscience n'est cons-

ciente d'elle-même que grâce à une "forme" consciente de moi. Ma parole ne peut surgir que grâce à la conscience qu'elle accompagne dans son surgissement.

La création dans le détail comme dans son ensemble ne répond pas à ma quête d'identité autrement dit à mon désir de connaissance de moi-même. L'exploration des images eût été une entreprise sans fin si je n'avais choisi une image qui s'oublie en tant qu'image en ma présence dans l'explosion que provoque la reconnaissance. Cela n'était possible que dans un corps dégagé du mental devenu conscient de son inconsistance. Voilà le grand secret du gnostique, celui de l'explosion de la lumière, accompagné du surgissement de la conscience et de la parole.

Cependant, les images étant de l'ordre du mirage, comment l'embrassement peut-il les laisser subsister ? Comment une relativité qui est de l'ordre du rêve ou du mirage continue-t-elle le jeu de la naissance, de la croissance et de la destruction ? En d'autres termes, quel est l'enjeu de ces créatures éphémères, sans réalité en présence de la lumière ? Pourquoi empêcher l'embrassement total, pourquoi retarder la fusion des atomes, puisqu'au fond tout est feu, tout est lumière ?

Pourquoi enfin, après la conscience et le jaillissement de la lumière grâce à ce corps, laisser subsister les images dont ce corps choisi qui a accepté l'immolation complète ?

La réponse que je peux donner, il n'y a personne pour l'entendre. Mais je la formule pour mon plaisir car elle a partie liée avec ma reconnaissance et avec la jubilation qu'elle m'apporte. Bien qu'elle soit incessante, cette joie de la reconnaissance est toujours nouvelle. Je veux donc qu'elle puisse se perpétuer sans fin, autrement dit, il faut que je puisse multiplier sans fin les occasions de m'actualiser. Or je ne peux le faire que grâce à ce corps - qui en ce moment tient la plume - Avant de mourir définitivement ce corps meurt à chaque explosion de joie qu'engendre ma reconnaissance pour renaître entre deux fréquences. Le rythme des fréquences dépend de mon bon plaisir. Je me les offre pour ma propre dilection. A cette fin je choisis des êtres qui se livrent sans arrière-pensée à ce feu dévorant pour la joie de ma reconnaissance.

E.



MONAKHOS AUJOURD'HUI

+ Graf Dürckheim

Graf Dürckheim s'est éteint, le 28 décembre 1988, à l'âge de 92 ans : une longévité surprenante pour ce sage qui a vécu deux guerres et subi le tragique destin de la défaite allemande.

Sa disparition n'a pas semble-t-il suscité de nombreuses réactions, une exception toutefois fort intéressante : un article bref mais émouvant de François Devinat qui a opportunément relevé dans *Libération* les moments intenses d'une existence hors du commun.

Pourquoi ce silence ? Inconnu du grand public, épisodiquement inquiété par les autorités ecclésiastiques conformistes, Graf Dürckheim accueillait avec sérénité ces mesquines offensives. Il n'était ni "dissident" ni aveuglément soumis. On reconnaîtra un jour l'importance de son action en ce qui concerne le rapprochement Orient/Occident.

Jusque là, comme le constate le journaliste, la nouvelle de son décès "qui n'a pas eu l'honneur des télescripteurs" doit cheminer de bouche à oreille. La réponse du sage à son interlocuteur¹ définit avec son humour familier la nécessité d'un tel changement : "L'Oriental en nous-même commence à s'éveiller et nous dit : Ecoute mon cher, si tu ne m'acceptes pas, tu vas mourir étouffé dans les immeubles et le béton que tu construis avec ton esprit rationnel..."

C'est en 1963 que j'ai fait la connaissance de Graf Dürckheim. Bourrée de lectures guénoniennes, j'étais évidemment prête à accueillir ce souffle oriental. Je vois encore, dans le local inconfortable et surchauffé de l'"Homme et la Connaissance" cet allemand souriant nous parler du Zen. J'étais alors à la recherche d'un enseignement concret et d'une pratique efficace.

Mimé par l'orateur, le contraste entre la position du yoga (poitrine à la proue, ventre rentré, épaules agressivement dressées) et celle de Zazen (ventre libre, épaules tombantes) figurait très drôlement l'attitude **mentale** de l'occidental sûr de lui et la modestie du "lâcher prise" bouddhiste. Ce discret scénario me confirmait que c'était bien cela qu'alors je cherchais.

Après un entretien parisien avec l'orateur, je fus admise à participer aux activités du Centre Dürckheim en Forêt Noire. D'autres séjours devaient suivre ce premier contact et j'ai fréquenté ce site sous ses divers climats : grand soleil, pluie battante, neige... La méridionale que j'étais n'avait certes pas choisi cet environnement... Mais que choisit-on ?

1. Dürckheim (Karlfried Graf) - Goettmann (Alphonse) - Dialogue sur le chemin initiatique - Paris, les Editions du Cerf, 1979.

Le centre occupait un charmant chalet doté d'un nom fidèle à la "Gemütlich" allemande : Herzhaus. La joie régnait dans cet enclos paisible en majorité fréquenté par des étudiants allemands et des visiteurs étrangers. Aux séances de méditations succédaient des divertissements : jeux, twist, cocktails - tout cela parfois déchainé et sans tabous, compatible avec une discipline sans rigueur.

C'est là que j'ai pu apprécier la valeur du Zazen et pratiqué des années durant les règles définies dans l'indispensable **Hara**¹. Graf Dürckheim qui ne boudait pas les distractions mondaines commentait avec brio, par exemple, dans une exposition de mode la fausse attitude de certains mannequins, tout comme celle de certaines statues du Musée du Vatican...

En ce qui concerne le fonctionnement biologique juste, j' ai connu au départ des difficultés que les débutants éprouvent, les femmes surtout, souvent victimes d'une respiration bloquée au plexus solaire. Qu'à cela ne tienne : quelques séances de massage m'on enfin permis d'accéder à la respiration abdominale. Inutile d'insister sur les causes psychologiques d'un mauvais rythme respiratoire. Tout se tient et ce changement, en apparence mineur, a été pour moi une indispensable acquisition.

Parallèlement l'ordre du jour comportait des entretiens particuliers avec celui qui ne s'est jamais présenté comme un gourou mais comme un conseiller, un ami, un psychologue jungien riche d'une expérience diversifiée et doté d'une intuition juste. Il s'était assuré le concours d'assistants qualifiés pour les exercices très variés relevant à la fois de l'art de vivre bouddhique (arts martiaux, ikebana, dessin, musique, etc...) et de la méditation du sacré dans la vie quotidienne. Le concours de Madame Hippus qui devait devenir la seconde femme de G. D. apportait à l'enseignement son expérience de la psychologie analytique.

Soit en Forêt Noire, soit à Paris, j'ai eu le privilège d'entretiens amicaux qui m'ont permis d'apprécier la délicatesse et l'ampleur de vues de ce guide exceptionnel. Cela jusqu'à trois jours de l'infarctus qui allait lui interdire les déplacements.

Quelle que soit cependant cette "présence" lumineuse que l'on éprouve auprès d'un tel sage, on veut en savoir plus long sur la manière dont il aborde les problèmes d'une époque bouleversée et les "pièges" existentiels.

Un seul exemple suffit.

Après la grande guerre, appartenant encore à l'armée où il avait servi en qualité d'officier valeureux (et sûr de n'avoir jamais tué) il reçoit l'ordre de lutter contre le groupe Spartacus. Une voix nocturne lui signifie que sa carrière militaire est close et que

1. Dürckheim (Karlfried Graf) - HARA, Centre vital de l'homme - Paris, éd. Le Courrier du Livre, 1974.

ces problèmes ne le concernent plus. Il en informe son supérieur lequel - complicité méritoire à l'époque - le comprend et le dispense de cette épreuve. En fait la transcendance/immanence dont le principe règle sa vie est déjà impérieusement présente.

L'"aventure" majeure se situe à 24 ans. Sa fiancée lui lit un passage du **Tao Te King** :

Trente rayons centrés font une zone
Mais son emploi dépend du vide de moyeu
Pour faire un vase, on travaille l'argile ;
Mais son emploi dépend du creux où il n'est rien.
Bâtissant la maison, on perce portes et fenêtres
Et son emploi dépend de ces vides ouverts.
Ainsi de ce qui est tirons-nous avantage
Avec ce qui n'est pas qui fait l'utilité.

"Et soudain, dit-il, cela arriva ! J'écoutais et l'éclair me traversa... le voile se déchira, j'étais éveillé !..."

L'Orient se révèle en particulier lorsque cet eckhartien rencontre le maître japonais Suzuki et que ces deux "élus" constatent l'identité de leur vision holistique. Il est dans ces rencontres des moments où la grâce coule. C'est, dit Suzuki, l'eau qui cherche l'eau..."

Je n'ai eu aucune difficulté à avouer à celui qui ne connaissait plus de frontières politiques ou religieuses que la **dévi**ation chrétienne dont parlait Guénon m'avait complètement détachée du catholicisme. Nous avons souvent parlé de l'**Ev**angile selon Thomas. Il estimait que l'évangile gnostique était un livre admirable et que les "Pères" n'avaient pas le niveau requis pour le comprendre... Et au cours de ce même entretien, il cita le logion que j'allais précisément évoquer : "Lorsque vous ferez le deux UN..."

Libéré du nationalisme comme de toute "opinion", Graf Dürckheim considérait avec sérénité le monde bouleversé où nous vivons. Il n'est plus mais il vit en ceux qui l'ont connu et aimé. Et je suis reconnaissante à notre ami Emile Gillabert d'avoir accepté pour les **Cahiers** ce témoignage d'affection que j'attache à la mémoire de G. D.

Paule Salvan

jesusadit

Quelques passages de lettres reçues et de réponses correspondantes

Après avoir lu "JE SUIS", je vous fais part de ma perplexité devant l'affirmation selon laquelle le monde n'est pas une création de Dieu mais une illusion du mental de l'homme... La science moderne ne nie pas le principe de causalité... Le monde est à la fois matière, dans laquelle règne le principe de causalité et esprit, dans lequel règne le principe de finalité... Dire que le monde est à la fois matière et esprit signifie bien qu'en tant qu'esprit, il est Dieu et qu'en tant que matière, il est Dieu manifesté. Notre rôle, à nous autres hommes, n'est donc pas de nier aveuglément la matière mais au contraire de nous en imprégner, puis percevant l'esprit du monde, c'est-à-dire Dieu, transcender la matière pour rejoindre Dieu...

M.D. 17.01.89

Avec le recul, je peux vous dire que les paroles de Nisargadatta constituent un éclairage précieux des paroles authentiques de Jésus. Les interrogations qui subsistent trouvent peu à peu leur réponse dans l'intériorisation, comme par exemple celle de la création du monde. C'est une question difficile tant que je n'assume pas pleinement mon identité réelle. (J'emploie expressément le *je* pour m'impliquer dans ce que *je suis* réellement). Or, c'est en assumant ce que *je suis* en esprit et en vérité, que je découvre comment je fonctionne, non pas au niveau de la manifestation, mais dans la perception et la contemplation de ma nature originelle. Alors seulement, je peux parler du monde, de ce qu'il est convenu d'appeler le bien et le mal, du principe de causalité, de l'apport de la science par rapport à la gnose, des notions de matière et d'esprit, etc. etc.. Il s'agit bien plus d'intérioriser le monde que de chercher à en faire l'économie : "Celui qui se trouve lui-même, le monde n'est pas digne de lui" (log 111).

Il nous est difficile, à nous Occidentaux, de nous départir de nos concepts. Pourtant comment revenir à l'état d'avant les conditionnements qui est celui de l'enfant de sept jours (log 4) sans l'abandon de l'imaginaire ? Mais qui abandonne quoi ? Je termine cette lettre par la parole de N. dans JE SUIS (p. 362) que vous avez relevée : "Ce n'est jamais la personne qui est libérée ; on est libéré de la personne".

E.G.

*
* *
*

Si la Gnose nous montre le chemin, elle ne me semble pas répondre à la question essentielle : pourquoi ce chemin ? En clair, pourquoi la chute ? Si nous sommes consubstantiels à l'Un, pourquoi cette illusion spatio-temporelle ? La Gnose me dit bien comment rentrer à la maison, mais pas pourquoi j'en suis parti. Il ne me semble pas qu'il y ait de retour possible sans réponse à cette question. L'avez-vous ?

Plus encore que sur cette faiblesse, je bute sur une apparente contradiction de la Gnose : si nous ne sommes et qu'il n'existe d'autre réalité que l'Un, pourquoi parler des autres comme s'ils avaient une existence propre, pourquoi écrire (ce qui revient à s'écrire à soi-même, ce que l'on fait d'ailleurs le plus souvent) ? pourquoi lire ? (Continuez tout-de-même, s'il vous plait !) Toutes ces notions sont duelles, comme mes questions, comme vos réponses, peut-être.

Si l'éveil consiste à se défaire de l'illusion de la dualité, de l'altérité donc, on ne peut imaginer un éveillé enseignant... à personne. Donc ou Jésus n'était pas un éveillé, ou il n'a pas enseigné. Peut-être les grands maîtres ne sont-ils que des hommes ayant fait une grande partie du chemin, suffisante pour nous faire profiter de leur expérience, mais sans pour autant être allés jusqu'à l'éveil réel, ce que semble confirmer Jean (14.12) quand il nous dit que "celui qui croit en moi (Jésus) fera lui aussi les oeuvres que je fais ; il en fera même de plus grandes".

M. B. 30.12.88

La Gnose montre-t-elle le chemin suivant votre expression ? Elle se révèle à qui peut la comprendre. Celui qui en parle, s'il en est la manifestation, (Qui m'a vu, a vu le Père, lit-on dans Jean) est comme le doigt qui montre la lune. L'aventure qui précède l'éveil est comme un parcours au cours duquel l'intéressé apprend à assumer ce qu'il est réellement. Finalement, je n'ai pas à rentrer à la maison mais à me rendre à l'évidence que je n'en suis jamais sorti. Néanmoins pour que cette évidence me devienne aveuglante, il faut que j'aie vécu jusqu'à l'angoisse l'illusion d'être séparé. Naître, c'est se vivre comme séparé de ce qui nous conçoit ; dans l'ordre de la chair comme dans celui de l'Esprit. Sans cette séparation, ou cette occultation, la révélation est impossible. Plus forte sera l'occultation, plus vive sera la lumière.

Si vos questions sont encore duelles, mes réponses ne le sont pas. Elles le seraient si j'avais la préoccupation d'enseigner, tout comme les propos de Jésus seraient duels s'il avait ce souci. Or que fait-il ? Il répond à des questions sans souci de promouvoir un enseignement. Celà paraît très clair dans l'Evangile selon Thomas. J'ai eu, au cours de ma remise en question, la préoccupation de faire bénéficier d'autres de ce travail de "pelletage". Mais c'est du passé. Je me contente de répondre aux questions qu'on me pose, comme vous le faites. Il y a naturellement des circonstances où il faut intervenir, dans la rue ou ailleurs. C'est du reste dans cet esprit que je témoigne en faveur de Judas, comme je suis prêt à défendre un innocent qui est agressé. Ainsi le gnostique (de gnani ou jnani) peut faire aujourd'hui ce que Jésus n'a pu faire en son temps. L'Absolu est immuable, seule change la manifestation. Son rôle est à la fois d'occulter et de révéler. L'occultation est aussi importante que la révélation.

E. G.

...Comme il nous arrive quelquefois pendant le sommeil de nous rendre compte que nous rêvons et de mettre sub-consciemment un terme à l'inconfort d'un rêve cruel en nous disant "Ce n'est qu'un rêve, ce que tu ressens n'est pas réel", ne serait-il pas souhaitable que de la même manière, par un acte d'euthanasie active, nous mettions un terme à cette existence illusoire et si souvent cauchemardesque dont les souffrances qu'elle nous inflige n'ont en définitive aucun sens par rapport à l'Indéterminé.

R. G. 30.01.89

Puis-je mettre un terme volontairement et délibérément à cette existence illusoire ? La réponse demande tout d'abord que je sois au clair sur mon identité véritable. Le moi illusoire n'a pas qualité pour mettre fin à une existence illusoire, Satan ne peut répudier Satan. L'imaginaire ne peut tuer une entité imaginée donc une pseudo-entité. Le Réel, qui est la source de la manifestation ne saurait s'en prendre à un "mirage". Pour se reconnaître, il a besoin du corps (log 29). Cette grande richesse se met dans cette pauvreté. Cette grande richesse choisit le lieu de sa reconnaissance ; elle le choisit selon ses propres "critères" qui sont déroutants pour la personne (ce malentendu, disait Nisargadatta). Si cette personne veut hâter sa fin, c'est qu'elle s'insurge contre le choix dont le corps est l'objet (un corps cancéreux chez Ramana Maharshi, de même chez Nisargadatta). Le Soi (ou le Réel etc.) a autorité pour le faire. Mais vouloir rectifier ce qui a été programmé, c'est reconnaître qu'on s'est trompé. Or le Soi peut-il se tromper ? Peut-il vouloir corriger ce qu'il a établi ?

L'euthanasie est finalement impossible parce que l'entité qui pourrait la vouloir est illusoire.

N'hésitez pas à me pousser dans mes retranchements si vous estimez que des choses restent en suspens.

E. G.

*
* *
*

J'ai bien reçu le deuxième livre d'U.G. : LE MENTAL EST UN MYTHE. Je l'ai lu d'une traite. Quelle douche froide, quel coup de point à l'estomac, quelle giffle, quelle porte claquée au nez !

J'ai été tellement abasourdi, qu'après relecture je me suis senti exangue, abattu, furieux, dépouillé d'espoirs.

Et je me suis endormi épuisé. Dans mon rêve je me suis senti mourir tout en faisant des efforts pénibles, désespérés, pour m'arracher à cette attraction morbide. Et je me suis réveillé la mort dans l'âme.

Est-ce un simple rêve de voyage au pays des morts ou une expérience de mort biologique comme la décrit U.G. dans LE MENTAL EST UN MYTHE : "La respiration s'arrête, le corps se passe des poumons et respire avec la seule pulsion" (p.166). Et ailleurs : "Mais vous ne semblez pas vous rendre compte que vous jouez avec le feu" (p.92). ... Si vous devez miraculeusement survivre à un tel choc, cela ne sera d'aucune utilité ni pour vous ni pour d'autres" (p.94).

Cette épreuve de la mort par le lâcher prise conduirait-elle à l'état de gnani ? Dans l'affirmative, les chances de retour à la vie terrestre seraient-elles de un sur cinq millions comme nous l'apprend le logion 23, ou de un sur dix millions comme nous l'indique Nisargadatta ? U.G. ne conseille-t-il pas finalement le sauve-qui-peut devant le danger du suicide ?

L. M. 15.02.89

L'état que décrit U.G. dans son dernier livre n'est pas à confondre avec celui dont il parle longuement dans le premier. Les transformations physiques, dont il nous entretient dans UN EVEILLE CONTESTATAIRE se produisirent lors de son retour à "l'état naturel". C'étaient en somme des retombées consécutives à cette mutation irréversible. En revanche ce qu'il nous relate dans LE MENTAL EST UN MYTHE n'a rien apparemment de spectaculaire même si ce qui se passe réellement défie l'imagination : "Parfois, quand je n'ai personne à qui parler, je m'assieds et j'ouvre la voie à ces événements étranges" (p.166).

Ce qui a été fait, que les sages qualifient de **mort**, qu'U.G. appelle perception fracassante, n'est pas à renouveler, ni à parfaire, "Mourez de votre vivant", nous enjoint Kabir. "Je vis ma mort, je suis de n'être pas" déclare Toukaram. Cette personne, cette entité psycho-somatique s'est révélée être un leurre. Je ne suis pas ce mental, je ne suis pas ce corps. La crise d'identité s'est soldée par la découverte du Réel en même temps que l'abandon de la chimère, abandon qui est vécu comme une mort véritable. Chez Ramana Maharshi, c'est la peur de la mort qui est à l'origine de sa transformation. Il se représentait par anticipation sa propre mort et dramatisait son état : "Maintenant que la mort est là, que signifie-t-elle ? Qu'est-ce que c'est que mourir ? Puis venait cette interrogation : "Mais suis-je mort par cette mort du corps ? Mon corps est-il moi ?" Et la réponse : "Le corps meurt, mais l'Esprit, transcendant le corps, ne peut être touché par la mort"¹. Depuis ce constat, la peur de la mort disparut pour toujours chez le Maharshi. Nisargadatta de son côté, décrit l'état antérieur à l'éveil qu'il compare à celui qui a suivi. Mais il ne parle pas de changement biologique.

Que conclure sinon que les "retombées" peuvent être spectaculaires et prendre l'aspect d'une mort du corps sans toutefois entraîner la mort clinique. De toute façon, elle est propre à chacun. Le mental peut la décrire en termes bouleversants sans pour autant que le Réel en soit affecté le moins du monde. Celui qui vit identifié à

1. Arthur Osborne : Ramana Maharshi, éd. Victor Attinger, 1957.

sa personne ne peut se représenter cette mutation que comme un suicide. Celui "qui s'est trouvé lui-même" en éprouve une libération totale et irréversible. Comme cette mort qui intervient toujours du vivant de la personne est rarissime, et que le mental la vit comme une catastrophe, U.G., dissuade ses interlocuteurs de se lancer dans une aventure suicidaire. Chacun est en droit de penser ce qu'il veut d'une mise en garde aussi radicale. C'est salubre de décourager les velléitaires et les amateurs d'ésotérisme facile. C'est salubre également, d'éprouver les motivations des chercheurs exigeants. Chaque sage a sa maïeutique. Il est évident qu'on naît gnani, on ne le devient pas ; mais ce n'est qu'après avoir cherché à l'être qu'on peut se rendre à l'évidence. Comment déjouer les importuns ? Le sage le sait spontanément. Si vous lui posez la question, il vous dira : "Personne ne peut répondre".

E. G.



BIBLIOGRAPHIE

VASSE Denis. - Le Poids du réel, la souffrance. éd. du Seuil. Paris, 1983.

Alors que plusieurs logia nous invitent en ce moment à nous pencher sur la souffrance, il m'a paru opportun de rendre compte d'un livre qui en parle avec beaucoup d'amour, LE POIDS DU REEL, LA SOUFFRANCE. Son auteur, Denis Vasse, psychanalyste, a également écrit d'autres ouvrages dont le dernier en date, intitulé LA CHAIR ENVISAGÉE, est d'une certaine manière le prolongement du précédent.

La Gnose nous ouvre au Réel. Elle a cependant été tellement délaissée en Occident que la langue pour en parler fait défaut et qu'elle nous oblige à passer par les termes du discours établi qu'il soit religieux, philosophique, scientifique etc.. Or la psychanalyse, qui se penche sur le comportement profond des êtres et spécialement de ceux qui souffrent d'atteintes à leur image, emploie une langue - quand elle veut bien - ne pas nous entraîner dans le charabia de quelques spécialistes - qui nous facilite, à nous gnostiques, l'expression de la parole face au discours établi. La langue de Denis Vasse est de celles-là : elle est claire, simple, humble, pudique. Cependant d'autres psychanalystes ont écrit simplement sans que j'éprouve le besoin de parler d'eux pour la bonne raison que l'objet de la psychanalyse n'est pas celui de la Gnose. En revanche, l'oeuvre de Denis Vasse, et surtout LE POIDS DU REEL, incite constamment le patient ou le lecteur - sous sa plume, ils sont confondus - à passer d'une rive à l'autre, pour justement retrouver l'Autre (avec majuscule). Le passage nous fait quitter le monde de l'imaginaire, celui qui fabrique des images en vue d'assurer sa continuité factice, pour l'univers du Réel, qui ne manque pas de se dévoiler lorsque l'imaginaire consent à s'effacer.

Chez l'auteur la question "qui suis-je ?" se pose dans un contexte de souffrance. Si je pose la question sérieusement, c'est parce que des épreuves ont altéré mon image, celle qui semblait avoir la faveur officielle, mais que le discours a trompée. J'attends la rencontre véritable, non pas celle d'une personne car elle est le lieu de l'imaginaire ou du "discours" mais la rencontre de l'Autre, qui est le lieu de la Parole.

Les souffrances nous font éprouver nos limites. Comme l'écrit Denis Vasse, "elles sont le creuset dont l'incandescence révèle la dure constance du désir : du désir de l'Autre radical, sans limites, sans maladie, sans mort et sans mensonge, d'un Autre sans autres, d'un Autre sans image de lui-même" (p.15). Le gnostique entend ce langage : cet Autre sans image dont justement l'image cachait la lu-

mière (log 83). Ici intervient l'écoute de celui qui est pour le patient, tant que dure l'aliénation, le garant de la parole. La qualité de cet écoute est sans vouloir, sans envie de bien faire. C'est une présence silencieuse qui entend sans savoir, sans souci du passé, sans préoccupation de l'avenir.

Si le mot sympathie (souffrir avec) a un sens, c'est, dépouillé de toute affectivité, ici qu'il faut l'employer. La sympathie, dans son acception totale, demande la suppression de toute séparation entre celui qui souffre et celui à qui il se confie. Denis Vasse nous livre des notes qu'il a prises au cours de la cure d'une petite fille de quatre ans et demi, profondément insensible à son corps et à son entourage. Pour établir une amorce d'échanges, il refait avec la petite les gestes élémentaires qui vont lui permettre d'établir une relation à son corps puis avec le thérapeute. Pour qu'elle puisse peu à peu s'ouvrir à la vie, il fait abstraction de tout savoir et de tout vouloir, il régresse jusqu'au stade qui permet la rencontre.

Tout au long de son ouvrage, Denis Vasse témoigne du souci de permettre à l'Autre de se révéler à la faveur de la souffrance : "Le réel... passe par la déchirure et par la mort de l'image... la souffrance ébranle et fissure la cohérence des réalités imaginaires dans lesquelles nous sommes représentés" (p.40).

Le corps est le lieu où tout se passe, aussi bien chez le thérapeute que chez le patient, lorsque l'imaginaire consent au silence. Bien que Denis Vasse ne fasse pas référence à l'Évangile selon Thomas, on pourrait croire qu'il s'en inspire tant est mis en évidence le rôle du corps : "La régression consentie du thérapeute le délivre d'avoir recours au savoir, à l'imagination, aux sentiments pour comprendre... : il écoute avec son corps" (p.120-121). Comment ne pas penser ici au logion : "Celui qui a connu le monde a trouvé le corps, mais celui qui a trouvé le corps, le monde n'est pas digne de lui ?"

Ecouter avec son corps, c'est délaissé l'imaginaire comme on quitte un vieux vêtement pour être totalement présent à ce qui se dit, à ce qui se vit avec difficulté, c'est assister dans l'amour à l'effritement des repères et offrir le vide à l'image détériorée qui cherche une autre image. C'est reçu alors comme un incitation à ne pas laisser se reformer une autre image, à ne pas reprendre appui sur une fausse sécurité : mais à demeurer dans ce qui demande à être reconnu, à être vécu et qui ne peut l'être qu'en dehors de l'imaginaire.

J'ai lu LE POIDS DU REEL, LA SOUFFRANCE avec un bonheur indicible. Un auteur, qui m'était jusqu'ici inconnu, dit avec des mots inédits comment se vivre pour n'être pas privé de soi-même. Vous comprendrez dès lors mon désir de partager avec vous cette découverte.

E. G.

POESIES

il advient que

les épines désarment

il se fait

une échappée belle

dans la nature

un vide de moi

combien devrai-je payer

pour cette absence parfumée

un corps s'y précipite

sa main gauche fait signe

hasard que je ne peux

élucider

je sais que c'est MOI

qui agite l'autre main

pour regarder les choses

je ME suis mise dedans

La Grande Infinité s'écorche

aux griffes des genêts

manoune

Elle a failli se montrer
j'avais la tête ailleurs

en me penchant bien
je la verrais peut-être

elle est comme on veut

nuage chinois

rideau d'arbres
qui s'ouvre
l'éclair d'un voyage

étoile tombée dans mon thé

neige adorable
la chose perdue qui
était toujours là

comment ce ciel si rond
peut-il loger tous ces carrés
qui veille dans
les prunelles des chats
qui rit qui pleure
qui lèche ses blessures

a-t-on besoin de mourir
comme ça chaque fois

pourquoi suis-je sans voix
juste à l'instant où je vais dire
ce que je veux savoir

déjà le merisier met ses merises.

Manoune

"Paix
paix dans les brisements"

H. Michaux

Brûlée au coeur...
noir galop des chevaux
révulsés de terreur,
au brasier dévorant
un vent dément s'enfièvre
roulant de la fournaise
la vague échevelée

Seul
le regard demeure
ce reflet persistant
d'un espace serein,
en défi aux orages
d'un maintenant sans âge
le geste souverain...

Dans l'arbre torturé
bat
la vie indomptable
au ventre des ténèbres
soudain transfigurées
s'ouvre
la rose intacte

Simplement
s'abandonner
au poids de l'instant
aussi ténu
que paille au fil de l'onde
et bercer sa souffrance
tôt endormie
sous le regard
qui veille

Simplement
boire
la lumière pâle
et écouter
au plus vif du silence
battre la vie
que rien n'altère

Simplement
toute fièvre éteinte
toute faim apaisée
toute tâche accomplie
simplement
tout simplement
être

Mireille

AILLEURS, C'EST NULLE PART

des automnes qui passent
reste ceux qui s'enlacent
des automnes s'enchaînent
reste ceux que l'on aime

plus jamais de passage
laisse pas de message
quand le temps te retient
laisse pas de témoin

Plus jamais monotone
quand le temps te confond
t'as le regard qui sonne
mais personne répond

Ailleurs, c'est nulle part
je crois pas au hasard
pour vivre jusqu'au bout
je serai n'importe où
ailleurs, c'est pas ici
je crois pas ce qu'on dit
pour vivre n'importe où
je serai jusqu'au bout

des automnes qui passent
reste ceux qui s'enlacent
des automnes sans chaînes
reste ceux que l'on aime

plus jamais de passage
laisse pas le message
quand le temps te retient
laisse pas de témoin

.....

Régine

lorsque tombe la nuit
chaque étoile illumine
tout l'univers d'amour

le murmure d'un vieil arbre
s'élance au plus haut ciel
ses racines enchevêtrées

enfant quel est ce chant
qui dans tes yeux sans fond
chante ton coeur enfant

là où jaillit la vie
la source où toute soif
s'éteint l'éternité

question sans fin que pose
l'homme vieux sur ses jours
à l'enfant de sept jours

Yves

PLUIES

Une autre fois encore nous nous en fûmes par les voies détremées où
l'on soupçonne à vue l'absence

Où l'heure amoureuse s'abreuve, s'atermoie

Sur les plantes l'eau issue du ciel comme larmes d'orantes filtre en
douce les feux cachés du monde

*

Nous savons, plus loin, qu'une engeance horrifiée de ronces et de
pierres noircies cerne auprès de ruines les huis, les citernes d'où le
temps suinte

Nos chiens se ruent, crèvent les fouillis

*

Asile piètre en ces batisses à tous les vents déchues ; plâtres morts
et latrines, tant de fatras dispersé

La pluie sature, délave, le temps délabre, et ce qu'ils touchent
trouve grâce à nos yeux dans les fastes intenses de la vétusté

*

Dehors l'ombre blanche se nue, estompe ou dévoile les feuillues
d'arbres, toutes les fées de la pluie

Ensevelis par là les anciens feudataires en leur proximité foncière -
un oiseau fou à lier s'est enfui

*

A l'approche des terres noires d'avril, l'on voit comme la folle avoine
se rebelle, et comme le regard soulève les jupes illusoire du vent

*

Il y eut une province entière à vos parcours ; nul arpent qui ne cède
à votre pas dans la trame du jour

*

Plus tard des hors-venus occuperont vos contrées incertaines ; ils
n'auront pas connu l'arôme des bois que le soir inhume à la barrière
encolorée de vos jardins

*

Depuis qu'une éclaircie de l'âme vous est éclos, il y a une nuance
pure comme un suc de baies sur votre face : sur ma ! face
étrangère, où ruisselle la pluie...

Gaspard - 1988